

# GERMÁN MAGGIORI EGOTRIP

burguesas  
SEOSAS aperitivos  
CAFÉ



Café de Castilla  
C/ens mixtos \$45  
Milanesa nepo c/ fritas \$55  
PATY c/ Guarnición \$42  
Milanesa c/ fritas \$45

Traduit de l'espagnol (Argentine) par Nelly Guicherd



ROMAN



# GERMÁN MAGGIORI EGOTRIP

« La défaite se combat à coup de défaite, jusqu'à ce qu'elle apparaisse, dans sa persistance, comme la seule forme réelle de la victoire. »

Drogué, alcoolique, ne supportant plus son emploi minable et les harcèlements de son ex-femme, le poète Edgardo Caparano décide de fuir Buenos Aires pour gagner le sud de l'Argentine. Dans cette pampa peuplée de marginaux hauts en couleur, il va croiser des héroïnomanes demeurés, un pilote du Paris Dakar et quelques autres spécimens de la marge argentine à qui il prêtera sa voix pour raconter ces existences chaotiques, ces parcours de vie tragi-comiques. Edgardo finira son étrange périple comme otage-esclave volontaire d'une ancienne nazie. Et ce n'est qu'arrivé au bout de cette route infernale qu'il découvrira le vrai sens de sa vie.

**Avec ce récit féroce, implacable, cruellement drôle, Germán Maggiori nous offre un road-trip dans la marginalité, une descente aux enfers picaresque, folle, sombre et lumineuse.**

Traduit de l'espagnol (Argentine) par Nelly Guicherd



**Germán Maggiori** est né à Buenos Aires en 1971. Il est l'auteur, notamment, de *Entre hommes* et *Apocalypse Gaucho*. *Egotrip* est son troisième roman traduit en français.

.....  
[WWW.INCULTE.FR](http://WWW.INCULTE.FR)  
.....

**EGOTRIP**

Copyright © Germán Maggiori, 2017  
Copyright © Edhasa, 2017  
© Pour la traduction française, éditions inculte, 2021.

# **EGOTRIP**

**GERMÁN MAGGIORI**

TRADUIT DE L'ESPAGNOL (ARGENTINE) PAR NELLY GUICHERD

éditions inculte



*À Maia Naón*





## NOTE PRÉLIMINAIRE

La génération qu'on estimait vaincue ne l'était pas totalement. C'est avec la cendre volcanique de la réalité que l'on façonne les briques des bunkers de la résistance imaginaire. Narrer est une façon de survivre, de combattre la normalisation de l'étrangeté en l'inversant. Le programme du poète Edgardo Caprano était clair. La défaite se combat à coups de défaite, jusqu'à ce qu'elle apparaisse, dans sa persistance, comme la seule forme réelle de la victoire. Ce ne sont pas nos réussites qui nous ont menés jusqu'ici, mais nos échecs, notre faculté à endurer, plutôt. Comme chez les boxeurs mexicains, le plus courageux n'est pas celui qui frappe le plus, mais celui qui est capable d'encaisser le plus grand nombre de coups en restant debout. Ceci n'est plus un territoire d'avant-garde, mais de résistance, l'habitat où les inadaptés et les marginaux, les fous et les plus démunis, sont condamnés à ramper à jamais dans les égouts d'une société zombie.

Les morts-vivants, paralysés dans les fils anesthésiants du réseau infini, errent, perdus dans une quête dépourvue de finalité. La réalité interrompt parfois le rêve – ou le cauchemar – de cet opium, et provoque un effet de sens fugace. On a tendance à penser que les choses se produisent pour une raison précise,

pourtant, la plupart du temps – même si on a du mal à le reconnaître –, il n'existe aucun rapport entre les intentions et les résultats, entre les faits et leurs causes. Tout ce qui devrait nous importer, d'un point de vue esthétique, c'est le résultat de ces faits, la chose en elle-même. Vivre chaque jour comme si c'était l'avant-dernier, en repoussant sans cesse le suicide au lendemain, semble être une stratégie de survie oppressante. Cela implique d'accepter la duplicité schizophrénique qui nous gouverne, d'être en même temps Schéhérazade et le sultan, de vivre en nous racontant une histoire qui donne sens à l'ambiguïté oraculaire, un récit personnel dont nous retardons le dénouement jusqu'à passer maîtres dans l'art subtil du report infini. J'ai le sentiment que Caprano aspirait à une littérature sans finalité, sans truc, sans artifice. Une littérature dont le seul attribut réel serait le pur et simple ajournement, une narration de la survie, disons. J'ignore si ce livre est à la hauteur de ses intentions, peu importe. Tout ce qui importe, nous l'avons dit, ce sont les résultats.

G.M.

Octobre 2015



# **CAHIERS UN & DEUX**



*Ça me plaît bien l'enfer. Je brûle d'y retourner.  
Regardez, j'y vole ! J'y suis presque déjà !*

MALCOLM LOWRY



## POÉSIE STUPÉFIANTE

Le temps nous façonne de manière impitoyable. La sonnerie du réveil. La douche. Les vêtements. Une pastille Rennie et un Ibuprofène dans un verre de soda Waikiki, petit déjeuner des champions. Rejoindre la gare à pied. Le quai bondé. Une odeur de parfum bon marché, de fioul et de désinfectant. Le train bourré de petits basanés, les types qui s'entassent jusqu'au plafond comme si on était en Inde. On est serrés. Déodorants en stick, le moins cher, en veux-tu en voilà. Les petits basanés écoutent de la cumbia à fond sur leurs postes, si fort qu'elle pénètre tes écouteurs. Jarvis Cocker chante de la cumbia. J'augmente le volume de mon MP3. Jarvis, ce brave philosophe. La Bible des désespérés. Les vendeurs te tournent autour comme des mouches, lèvent leur produit, te le remuent sous le nez. Ils savent que je ne les entends pas. Cadenas, CD piratés, barres chocolatées périmées, *turrone*s périmés, toutes sortes de merdes pour deux pesos, cent pour cent pour petits basanés. Et encore, les problèmes n'ont même pas commencé. Voilà le métro, comprimés métalliques sécables sillonnant les artères souterraines de la ville. Capsules pleines de poison humain. Hautement inflammable. La chaleur pourrait faire fondre tes plombages. Il ne te reste pratiquement qu'une option :



répertorier les nichons et les culs. Pulp, encore du Pulp, et en intraveineuse s'il vous plaît ! Comme je l'ai dit, les problèmes n'ont même pas commencé.

La constance de l'inconstance des transports en commun est une autre forme de terrorisme d'État. Une forme de torture psychologique élaborée dont le scénario semble avoir été écrit par un dieu haineux, un psychopathe. L'heure à laquelle devrait passer notre train approche dangereusement. Sur le quai, il n'y a même plus la place pour un pet de mouche. C'est le tumulte. Et ça ne rate pas, il y a toujours une nana qui se fait peloter et se met à gueuler en foutant des coups de sac dans tous les sens, un pickpocket qui se précipite sur les voies pour disparaître sur le quai d'en face avec le portefeuille d'un pauvre petit basané, une vieille ou une femme enceinte qui tombe dans les pommes. Détails pittoresques, gags de la réalité. Des broutilles par rapport au suicidé. J'en ai deux à mon actif.

Le suicidé débarque généralement de nulle part, de préférence ces matins où tu te lèves d'humeur radieuse. Il y a de l'optimisme dans l'air, c'est le printemps. La saison des allergies. Les platanes en fleur te foutent le nez à vif. Un demi-litre de Dexalergin par semaine, les corticoïdes te donnent une pêche d'enfer. Les premières chaleurs. Les salopes se baladent à poil : petit top, minijupe comestible. Cul et nichons. Entre les corticoïdes et les endorphines des gamines, t'es super excité. Après tout, tant pis pour le nez ! Tu t'avances sur le quai et tu vois le train qui arrive au loin. Tu

peines à le croire, mais il est à l'heure. La sonnerie de la barrière retentit. Tu peux maintenant voir le wagon de tête en détail. La barrière descend. Tu jettes un coup d'œil à l'horloge et tu te pincés. Toute cette ponctualité t'effraie. La paranoïa te gagne : qu'est-ce qui pourrait mal tourner ? Le train est pratiquement en gare maintenant. Les voitures s'accumulent de part et d'autre du passage à niveau. C'est un miracle. Tu parviens même à distinguer le visage du conducteur : un brun vêtu d'une chemise bleue. Tu peux le voir changer d'expression en une fraction de seconde. Un corps entre dans ton champ de vision, quelqu'un se jette sur les voies à moins d'un mètre. La journée tourne au cauchemar à vitesse grand V. Paf ! Le corps rebondit contre le verre trempé de la machine, cogne à nouveau au sol avant d'être englouti sous les roues. Freinage assourdissant. Étincelles. Cris d'horreur. Ton champ de vision se brouille. Tu t'essuies avec ta manche. Tu as du sang et des morceaux du mort sur le visage. Évanouissements. Qu'est-ce qui pourrait mal tourner ? Tu sors ton portable et tu appelles ta responsable pour l'informer que tu seras en retard parce qu'un pauvre type s'est tué sous tes yeux, et l'autre qui te sort : « Pense à demander un justificatif. » C'est le printemps : la saison des allergies, des gamines et des suicidés. Le spectacle est horrible. Tu fermes les yeux et tu revois la scène en couleur. Un suicidé peut te bouffer toute une journée si tu as la malchance d'être désigné comme témoin oculaire, obligé d'aller déclarer au commissariat, du coup, ton nom reste enregistré dans

une affaire pour laquelle tu peux éventuellement être appelé à déclarer de nouveau si un proche de la victime porte plainte contre l'entreprise des chemins de fer, et là, le suicidé a bouffé deux jours de ta vie inutile.

En dehors du cas extrême du suicidé, la torture quotidienne a un autre rythme. Comme je le disais, tu es sur le quai, ton train a déjà quelques minutes de retard. Tout le monde commence à s'énerver. On est de plus en plus nombreux. Tu te penches au-dessus des voies et tu n'aperçois que des feux rouges à perte de vue. Mauvais signe. Une demi-heure plus tard, c'est annoncé dans les haut-parleurs: le service est interrompu. Des piqueteros<sup>1</sup> bloquent les voies à Avellaneda, déraillement à Escalada, débrayage surprise des gardes-barrières, suicide, incident technique, automobile percutée par un train... Si les raisons varient, la dépression, elle, reste la même. Tu sens tes cheveux se détacher de ton cuir chevelu.

Dans la bousculade, les petits basanés se précipitent sur les voies pour rejoindre le quai d'en face et regagnent la rue bien avant toi. Quand tu arrives à l'arrêt du San Vicente, il y a déjà la queue sur un pâté de maisons. Minibus: laisse tomber. T'as plus de chances d'être autorisé à entrer au théâtre Colón en tongs que de trouver une place dans un minibus. Dans ce genre de cas,

---

1. Participants à des mouvements sociaux qui manifestent en bloquant les axes routiers. (Sauf mention contraire, toutes les notes sont de la traductrice.)

mieux vaut prendre ton mal en patience : tu augmentes le volume de ce brave Jarvis et tu te résignes à passer les pires deux premières heures de la journée. Il y en aura d'autres, bien sûr. Le spectacle ne fait que commencer.

Le métro c'est le train fantôme, à la putain de différence près qu'ici, les monstres voyagent dans la rame, à côté de toi. L'air te brûle les poumons. La vitesse te file le tournis. Nausée. Dégoût. Terreur. Quand tu sors enfin de la caverne, tout ce dont tu as besoin c'est d'une bonne bouffée d'air pur, pas cette merde du Microcentre. Plus que quatre cents mètres à parcourir, pas le temps de regarder le ciel entre les immeubles, tu as une heure et demie de retard. Coups de coude, de canne, de parapluie, coups de sac, de tête, ce genre d'incidents peut te coûter une matinée aux urgences. Points, contusions. Il faut être plus vigilant que jamais. Vendeurs, agents de change illégaux, mendiants, artistes de rue, gamins distribuant des prospectus pour des bars à putes, arnaqueurs, touristes paumés ; t'as intérêt à esquiver toute cette faune à moins d'avoir envie de te faire bouffer. Il faut être attentif. Tu arrives enfin au travail. Le sacrifice que tu viens de faire pour rejoindre les portes mêmes de l'enfer te surprend. Et tu es là, à attendre l'ascenseur qui te mène à ton bureau. Qu'est-ce qui pourrait mal tourner ? Tu bosses au putain de second sous-sol du bâtiment. Les problèmes ne font que commencer.

Il paraît qu'on devrait s'estimer heureux d'avoir un job. Tout le baratin à propos des gens qui crèvent de faim dans le monde est bien ancré dans les esprits. Ils poussent

le jeu à l'extrême, ils nous tiennent avec la culpabilité, on ne peut même pas exprimer librement la haine qu'on éprouve pour notre travail sans se sentir mal. Avec moi, ça ne prend pas : mon job est une merde résistant à toute forme de culpabilité.

Couple de culturistes. Les anabolisants te la réduisent au format Curly. Pas de problème, ce genre de nanas ne s'intéresse plus trop aux bites. Chacun tombe amoureux de sa petite personne. Paf! Tu viens de rencontrer l'amour de ta vie: toi-même! Et tu as rencontré quelqu'un qui te ressemble. À l'image l'un de l'autre. Tu baisses très peu, il n'y a que la salle de sport et le miroir qui comptent. T'as besoin de fric pour modeler ton corps; les anabolisants de bonne qualité sont importés et coûtent la peau du cul. Tu petit-déjeunes une demi-douzaine d'œufs crus avec un litre de lait et une poignée de médocs. Compléments alimentaires. Le truc qui se rapproche le plus des croquettes pour hommes: de la pure merde déshydratée pour faire de toi un poupon gonflable. Musclor et Musclor travestie. Le couple parfait. Ouais, il te faut de bons revenus pour te consacrer au culturisme. Ton job de prof d'éducation physique ne suffit pas. Tu commences à donner des cours dans une salle de sport, ce qui te permet d'avoir un pass illimité et de te faire un peu de fric pour entretenir le vice, mais ça ne va pas plus loin. Il te reste encore les factures de l'appart à payer: téléphone, gaz, électricité, loyer, charges, cartes de crédit, fringues, sorties.

T'es obligé de te trouver quelque chose de dégradant ou de pathétique. Tu commences comme videur dans une boîte de nuit et tu finis par danser dans un club de strip-tease. Tu arrives à boucler tes fins de mois, mais t'as pas mis un peso de côté. Tu es un bœuf de cent quarante kilos équipé d'une bite de ouistiti avec, en prime, une paire de nichons musclés desquels il sort parfois du lait. Les stéroïdes te déforment, tu as besoin de tes trois bons shoots quotidiens pour ne pas déprimer. Tu es abonné à toutes les revues sérieuses : *Flex*, *Iron-Man*, *Flexxus*, *Muscle Mag*, *Bodybuilding*, la *Power House*. Tu es même membre d'un club semi-privé : les musclés à moustache. La came t'assèche la peau. Tu dois investir un max de fric en épilation et en huiles pour que ton corps brille comme une boule de billard. Tu es à un tournant : soit tu te mets en couple avec un vieil homo au portefeuille bien garni, soit tu te trouves une copilote avec laquelle partager les frais. La vie est généreuse avec toi, tu as la putain de chance de bosser dans la salle de sport où elle s'entraîne. Coup de foudre. Travail tout en finesse. Il faut l'attraper en douceur. Tu lui apprends quelques trucs. Tu lui conseilles un régime. Elle gagne en poids et en masse musculaire, l'ombre d'une barbe commence à apparaître sur son visage. À côté de ça, tu sapes sa relation. Il s'avère qu'elle est mariée à un petit binoclard maigrichon. Ils ont une gamine. Ils vivent dans un appart à deux pas de la salle de sport. Le petit binoclard travaille dans le Microcentre toute la putain de journée. La gamine à la maternelle en demi-pension.

T'as rien vu venir et te voilà en train de lui fourrer une bouteille de Mirinda dans le cul tout en astiquant furieusement ta bite de onze centimètres en érection. T'es dans la place, à toi de jouer. Tu fais tout pour la rendre accro aux anabolisants, tu la convaincs de t'accompagner à une tournée en province : démonstrations dans des clubs, nouveaux amis, petits coups d'un soir entre musclés, bonne came et machines gratos. La belle vie de la collectivité culturiste. Tu mets quelques mois à lui faire quitter le petit binoclard et à t'installer chez elle. Tu apportes ce que tu as de plus précieux : miroirs, boîtes de compléments, protéines, acides aminés, les anabolisants, ta collection de revues et tes DVD. La vie te sourit. Elle, elle est absolument parfaite. Un « physique supérieur ». Vous vous essayez à des routines. Vous planifiez des démonstrations, montez des shows porno dans votre chambre, il vous arrive même de les filmer et de les poster sur votre blog, histoire de rendre vos amis jaloux. Le destin te sourit, te voilà avec la vie du pauvre petit binoclard, son appart, sa fille, sa nana. En plus, ta nana récupère la moitié de son salaire. Tu as atteint le paradis. La gamine n'est pas trop chiante, tu arriveras peut-être même à l'aimer un jour, qui sait, avec l'âge, on se ramollit. Tu n'exclus rien. Tu es un type chanceux, tu en es convaincu.

Dieu offre du pain à l'édenté – enfin, pas précisément aux retraités. Tu bosses entouré de nénettes modelées, de merdeuses arrogantes, de nanas plus mûres avec des corps de rêve. Tu bosses dans un harem. La per-

fection n'existe pas. Tu as une bite de Manneken-Pis et tu bandes devant un poster de Dorian Yates. De toute façon, je t'envie, mieux vaut être un eunuque au paradis qu'un satyre dans mon enfer quotidien.

*Employé au service des Adhérents*

*Importante enseigne de mutuelle de santé recherche des jeunes de 25 à 35 ans, homme ou femme, disposant d'une expérience attestée dans l'accueil clientèle dans des sociétés de services, de préférence dans des mutuelles de santé. Bonne présentation, excellent niveau de communication, attitude proactive et dynamique. Maîtrise de la suite Office indispensable. Zone de travail: Microcentre, Capitale Fédérale. Horaires: de 9 à 18 heures<sup>2</sup>.*

J'ai posé ma candidature, on m'a appelé pour passer un entretien et, trois jours plus tard, on m'a rappelé pour que je fasse les dernières analyses – sang, urine, prélèvement capillaire, radios, un test d'effort, le test de Rorschach. Ça avait l'air d'être un boulot tranquille. Ma connaissance d'ex a été la première à me pousser à prendre ce job: c'était quatre heures de plus par jour que mon précédent poste chez Cadex et quasiment le double de fric. Maintenant je le sais: ça lui permettait de passer quatre heures de plus avec son taureau sans bite, de

---

2. La coupure originale de cette petite annonce est collée dans le cahier 1 en tant qu'introduction au paragraphe qui la suit. Il a été décidé de l'inclure dans le corps de texte. (Note de l'Auteur)



s'injecter de la testostérone et de s'enfoncer des bouteilles de Mirinda dans le cul, et elle avait deux fois plus de fric pour les compléments, la bouffe, les médocs, les rasoirs.

Nous vivons à l'ère du vertige. Les jobs partent en sucette à la vitesse de la lumière. Dès le troisième jour, j'ai compris que je devais me tirer au plus vite ; au bout de trois mois, j'ai compris qu'il n'y avait plus moyen de m'enfuir. Ma femme m'avait foutu à la porte, elle gardait ma fille, sortait avec une armoire à glace et était elle-même en passe d'en devenir une. J'ai emménagé au fin fond de la périphérie de Buenos Aires, dans une maison que mes oncles avaient laissée pour aller s'installer à Barcelone avec leurs enfants. Vie en euros, Ancien Monde. Ils me passent un coup de fil une fois par mois pour s'assurer que je suis toujours en vie, qu'ils n'ont pas besoin d'un autre gardien. Je mets maintenant trois heures pour aller au boulot et quand j'arrive, je dois faire face, huit heures durant, à un défilé de proches de malades en phase terminale auxquels je suis contraint d'annoncer que l'établissement ne paiera pas la nouvelle hospitalisation, ou le tout nouveau traitement oncologique qui pourrait les guérir, ou leur nouvelle prothèse de hanche, qu'il ne prendra même pas en charge un putain de peso de leurs poches de colostomie pleines de merde. Je suis un oiseau de mauvais augure, ce que, dans le milieu, on appelle un corbeau. Je suis là pour rappeler aux adhérents les limites des contrats qu'ils ont signés, leur lire les clauses inscrites en petits caractères, celles

auxquelles ils n'avaient pas fait attention. Je suis celui qui doit affronter la souffrance, les larmes, les insultes, la résignation, et je dois faire ça avec une gueule de circonstance, impliqué dans mon job tout en tenant compte du moment difficile que mon interlocuteur est en train de traverser. C'est ce qu'ils avaient demandé, ce pour quoi j'avais été embauché : pour mon excellent niveau de communication, mon attitude proactive et dynamique. Fils de pute !

Je suis allé voir une voyante il y a peu. La femme recevait en robe de chambre et en pantoufles dans un appart des tours de Temperley. Elle m'a tiré les cartes sur une table basse : tout faux. Elle a lu dans le marc de café : rien d'intéressant. Les runes sont passées sans tambour ni trompette. J'en ai eu marre, je lui ai payé la « consultation » et, avant que je quitte l'appart, elle m'a fait :

– Ton problème, c'est que tu es plein de mauvaises ondes.

Des mauvaises ondes ? Mais qu'est-ce que tu racontes là, Willy ? Tu crois qu'elles viennent de ces personnes qui poireautent depuis plus d'une heure avec une gueule d'enterrement dans la salle d'attente devant mon box d'un mètre carré et demi ? Non, pas du tout ! Ces gens-là n'ont rien d'autre à foutre ! Qu'est-ce que ça peut leur faire de perdre une heure à m'attendre ? Une heure, qui est une heure de moins à passer au chevet de l'être cher qui est en train d'agoniser dans un hôpital à cet instant précis, quelqu'un à qui, d'ailleurs, il ne

reste pas beaucoup d'heures, quelqu'un dont les heures sont comptées. Des mauvaises ondes ? Je n'arrive pas à le croire, Madame la voyante ! Ces braves gens doivent me comprendre : j'habite à perpète et je viens en train. Je peux sentir la haine des adhérents s'infiltrer dans mes veines. Et ce n'est que le début. Entrez, qui est le premier ? Un défibrillateur ? Oui, bien sûr, vous allez devoir le commander au Père Noël, madame. Quoi ? Votre mari ne tiendra pas jusqu'aux fêtes ? Oups, toutes mes condoléances alors... « Sans pitié », « Minables », « Fils de pute », « Voleurs ». Il arrive qu'ils profèrent leurs insultes à voix haute, c'est assez rare. On a en moyenne quatre adhérents par semaine qui haussent le ton, et un virgule cinq adhérents qui en viennent à l'extrémité de vouloir me tabasser. J'ai mis un bon moment avant de comprendre pourquoi mon bureau était situé au second sous-sol. Je suis plutôt lent : les cris et les insultes ne passent pas à travers les murs insonorisés du sarcophage dans lequel je travaille. Au cours d'une bonne matinée, je peux réduire à néant les espoirs d'une quinzaine de personnes. En termes de mauvaises ondes, je ne sais pas exactement à combien ça correspond, mais j'imagine que c'est largement au-dessus du seuil toléré par un individu avant que ça ne commence à l'affecter sérieusement.

À midi, je me sens suffisamment minable pour m'associer au club des suicidés de la voie ferrée. J'ai une heure pour manger. 1<sup>re</sup> option : bon gros McDo. 2<sup>e</sup> option : stand maxi hot-dog. 3<sup>e</sup> option : livraison du plat

du jour. La vie ne cesse de te sourire. Ma connaisse d'ex connaît mes horaires et commence à me bombarder de textos : « Fais-moi un versement », « J'ai besoin d'un versement aujourd'hui sans faute », « Fais-moi un vrsmt de 300 ». Les balles t'atteignent, mais tu tiens bon. « Sans versement aujourd'hui, pas la peine de venir chercher Mimí vendredi. » Les balles te blessent. Obligé de choisir la 2<sup>e</sup> option : j'avale un hot dog tout en me dirigeant vers mon agence bancaire du Microcentre. Je perds une demi-heure à la queue devant le distributeur et ça ne rate pas, il faut toujours qu'il y ait un couillon qui ne sache pas se servir de la machine ; c'est souvent le cas des vieux et des petits basanés. Leur enveloppe reste coincée, ou ils ne mettent pas le ticket dans l'enveloppe, ou bien ils oublient de mettre l'argent, ou alors ils dépassent le temps autorisé et doivent tout recommencer, ou ils restent carrément plantés comme des cons devant les options sans oser appuyer sur une putain de touche de peur de déclencher une guerre nucléaire. L'imbécillité d'autrui grignote des années de ta vie.

Café à la machine et de nouveau prêt à bousiller les espoirs pendant cinq longues heures. Appareils auditifs ? Désolé, je ne vous entends pas, l'ami ! Je crois que votre formule ne les inclut pas. Angioplastie transluminale coronaire ? Me faites pas perdre mon temps, vous voulez ? Lisez les clauses inscrites en petits caractères. Qu'est-ce que vous allez bien pouvoir faire d'une prothèse de hanche ? Y a pas que la marche dans la vie ! On a aussi la télé, Internet... Bon, ne déprimez pas, et si vous

déprimez, on ne va pas prendre en charge vos séances de thérapie, faut pas rêver, ça, c'est par remboursement et ça ne marche jamais, il y a plus de formulaires à remplir que pour adopter un gosse. Faites-moi confiance, épargnez-vous les contrariétés, allez voir le médecin de la maison médicale du quartier et demandez-lui une ordonnance de Clonazepam. Profitez-en, vous avez quarante pour cent de réduction dans toutes les pharmacies membres. Bon, y en a pas des masses non plus, je ne vais pas vous raconter d'histoires.

En fin de journée, l'odeur de transpiration dans le métro est hallucinogène. Même Jarvis Cocker ne peut rien pour toi. Les culs et les nichons défilent comme dans une cuite à la tequila bon marché. « Bienvenue à l'heure malheureuse », voilà ce qui est inscrit sur chaque visage, sur les corps en sueur, sur les vêtements sales, sur la peau et les quelques cheveux qui nous restent, gras et puants. La vie décline comme la lumière de la fin d'après-midi, s'éteint au ralenti pour que la souffrance soit parfaite. Constitución, la veillée populaire, ivrognes, merdeux fumant du crack, drogués mendiant de la came, vendeurs de toutes sortes de merdes pour petits basanés, petits basanés à foison, et nous, nous qui sortons des bureaux, notre costume à deux balles sur le dos, l'uniforme, prêts à risquer nos vies en voyageant accrochés à la locomotive diesel modèle cinquante-huit. Nous te rendons grâce, Seigneur, pour le travail avec lequel tu nous ennoblis chaque jour !

J'avais arrêté de fumer parce que j'étais terrifié par le cancer du poumon. Les avertissements sur les emballages étaient inscrits de plus en plus gros. J'ai arrêté de fumer parce que je ne supportais plus de lire le mot « cancer » sur le paquet, d'avoir ce putain de mot sur moi toute la journée. J'en étais même arrivé à l'absurdité de négliger mon travail ; deux ou trois autorisations m'avaient curieusement échappé, chose qui ne se serait jamais produite si le patient n'avait pas été un adhérent de sexe masculin d'âge moyen avec, dans son dossier, un diagnostic de carcinome du poumon. J'ai arrêté de fumer après que ma responsable m'eut fait remarquer les anomalies qu'avait constatées la comptable lors des derniers audits, une pratique à laquelle ils avaient régulièrement recours pour évaluer l'efficacité du service. Si je n'arrêtais pas de fumer, je me retrouvais à la rue.

Ça faisait quelques semaines déjà que je restais les bras croisés à laisser mourir les personnes atteintes de cancer primitif du poumon en phase terminale, et ça non plus, je ne pouvais plus le supporter. J'avais l'impression de trahir ceux qui avaient été mes compagnons. J'ai trouvé dans le joint le substitut parfait. La marijuana a eu sa belle période de gloire et m'a même permis d'améliorer mes rapports avec ma connasse d'ex et son mec homoérotique. J'ai abandonné ma stratégie de combat et je les ai acceptés comme une réalité, une montagne plantée au milieu du chemin conduisant à

ma gamine. Maintenant, au lieu de la dynamiter et de la perforer, je me contentais de la contourner chaque jour. J'ai cessé de me préoccuper de l'accélération et de la proportionnalité directe entre leur hypertrophie musculaire et leur atrophie mentale; je me suis appliqué à fond à consolider mes liens avec Mimí, ma petite chérie. J'allais la chercher le vendredi après mon boulot. Ma connasse d'ex avait compris le truc, elle avait trouvé le moyen de se débarrasser de la petite le week-end. Maintenant que le tribunal avait approuvé le putain d'accord lui assurant cinquante pour cent de mes revenus, elle n'avait plus aucun problème pour se servir de Mimí comme bouclier humain. Elle m'envoyait un texto: « Elle t'attend », ou « Dépêche-toi, je dois sortir », ou « T'arrives à quelle heure? », et je filais, en me grouillant comme un con, en direction de mon ancien foyer.

L'immeuble n'avait rien d'extraordinaire, il devait avoir une bonne cinquantaine d'années. Le bâtiment était de qualité douteuse et pas fonctionnel pour un sou: ascenseurs minuscules, couloirs sombres, canalisations bouchées, humidité, fuites, mauvaise aération, froid l'hiver et chaud l'été. C'était un immeuble à la limite de la classe moyenne inférieure urbaine, il y avait des gens de passage dans leur transit vers le haut ou vers le bas, et d'autres qui avaient atteint l'âge de la stagnation et savaient qu'ils allaient mourir en tant que locataires là-dedans: vieilles et vieux aigris par la vie, professionnels mornes bidon, prête-noms de bas étage, femmes publiques en âge de prendre leur retraite, le

genre de faune hétérogène habitant la frontière de la dignité. Pendant les années où je vivais là-bas, j'avais appris à composer avec tous ces gens, comme j'ai également appris à composer avec le train et mon nouveau job, et enfin à composer avec cette certitude d'une mort imminente. L'immeuble était bien placé, à l'angle de l'avenue Córdoba et de la rue Malabia, c'est d'ailleurs la seule raison pour laquelle les propriétaires se permettaient de demander ce qu'ils demandaient pour ces apparts pourris. Si ça n'avait tenu qu'à moi, on se serait installés à Villa Crespo ou à Chacarita, où on aurait certainement eu quelque chose de mieux pour le même prix. Mais pas moyen de convaincre une nana comme ma connasse d'ex, elle n'avait pas l'intention de s'éloigner de Palermo, c'était son quartier, elle disait, sachant que je savais qu'elle avait vécu à Castelar jusqu'à ses vingt-cinq ans.

Mais laissons la montagne de côté et revenons à Mimí : elle m'attendait chaque vendredi dans le hall, plantée comme une petite poupée près du bureau de Virgilio, son sac à dos avec ses vêtements par terre, dans un coin.

– Salut P'pa !

– Salut Mimí !

Et Virgilio qui me regardait comme le raté que j'étais.

– Elle a laissé ce mot, monsieur.

Je lisais le mot et c'étaient ses conneries psychotiques habituelles : « Emmène-la se promener, ne la laisse pas trop regarder la télé et n'oublie pas de me faire un versement lundi. » J'en faisais une boule et je la jetais dans la corbeille sous le bureau.



– Merci beaucoup, Virgilio.

Je lui adressais mon plus large sourire, histoire de lui montrer à quel point je me foutais des conneries psychotiques de ma connasse d'ex, tout comme je me foutais du mépris d'un putain de concierge d'immeuble pourri et, en gros, je me foutais royalement de tout ce qui pouvait se produire dans le monde en général à cet instant précis en dehors de mon lien avec ma petite. Le sourire toujours aux lèvres, j'attrapais le sac à dos de Mimí, je la prenais dans mes bras et j'allais, comme un fou, en direction de la porte, puis de la rue et, l'instant d'après, vers le monde lugubre du métro, puis vers le train et enfin vers l'inquiétude paranoïaque du Sud. Qu'est-ce que je pouvais en avoir à foutre de ses conneries psychotiques ?

Les routines sont les nids qui maintiennent les oiseaux dans ta tête. Tout changement brusque et inattendu désarticule tes routines. Tes oiseaux s'envolent, les œufs, autrement dit ton avenir, refroidissent dans les nids de l'aliénation. Si je voulais rester en vie, je devais réchauffer les nids jusqu'à ce que mes oiseaux aient envie de revenir de leur migration abrupte. Il me fallait remplacer la série de routines morte par une nouvelle routine où incuber l'avenir. Je devais recréer, dans ce nouvel habitat, une série d'expériences qui remplacerait la précédente, celle de la famille. « Mimí et moi, aventures dans la périphérie sud », voilà le titre que j'avais donné à cette nouvelle saga. J'étais engagé dans cette mission à cent pour cent. La marijuana m'aidait,

je ne vais pas le nier, elle me permettait d'être suffisamment à côté de mes pompes pour éviter que toute cette misère n'entraîne un accès de dépression suicidaire. Le quartier, je ne vais pas le nier non plus, était calme. C'est moi qui ne l'étais pas. Le vendredi, quand nous arrivions enfin, pulvérisés, après avoir passé deux heures à respirer la puanteur de la désolation collective, j'étais H.S. Sur le trajet jusque chez mes oncles, on passait chez le Chinois se ravitailler pour le week-end. Mimí réclamait rarement quelque chose, un jus de fruits, un sachet de chips tout au plus. Elle était toute fine, elle n'avait jamais faim. Le monde autour d'elle était en train de s'effondrer, mais elle semblait prendre ça plutôt bien. L'élasticité dont elle faisait preuve pour s'adapter aux changements me troublait et m'effrayait. J'étais convaincu qu'une bombe se préparait, une bombe qui, tôt ou tard, allait m'exploser à la figure.

La nouvelle routine du vendredi consistait à commander une maxi mozzarella chez Tempo, à regarder des dessins animés sur le câble jusqu'à dix heures et à lui raconter une histoire pour l'endormir. Le moment de l'histoire avait quelque chose d'étrange. J'avais trouvé un schéma basique à partir duquel j'inventais de légères variantes ; je prenais le conte magique comme modèle, le truc classique de la fée et des trois vœux. Il y avait un petit garçon qui finissait toujours par errer dans une forêt obscure avant de tomber sur un arbre, un orme, sur lequel poussait une poire magique. La fée, maligne, ophidienne, apparaissait dès que le petit mordait le

fruit et le tentait avec ses vœux. Mimí écoutait l'histoire avec attention, depuis le début jusqu'au deuxième vœu à peu près, et puis elle s'endormait systématiquement. Elle n'entendait jamais la version complète, mais ce n'était pas ça qui me semblait le plus étrange. Ce que je trouvais plus inquiétant encore, c'était le fait que ni le lendemain ni la semaine suivante, elle ne m'interroge sur la fin ou me demande de reprendre l'histoire au stade où le sommeil l'avait interrompue. Elle avait quelque chose que j'avais perdu, quelque chose que je devais récupérer si je voulais m'en sortir. Elle était capable de laisser la fin en suspens indéfiniment, alors que j'avais besoin d'aller au fond des choses, de m'y jeter corps et âme. Et pendant que Mimí rêvait de fées, de princesses et de tendres oursons, je parlais seul, allongé sur le lit une place comme si j'étais sur le divan d'un psychologue, collé contre ma petite, les yeux fixés sur le poster de Pamela Anderson que je n'avais pas eu le courage de retirer de la porte du placard de l'ancienne chambre de mon cousin Mario, qu'occupait maintenant Mimí. Je parlais seul, mais je parlais aussi à Pamela, à tout ce qu'elle représentait, surtout à ses attributs les plus proches, ceux qu'elle exhibait sans aucune pudeur. À ses yeux de tigresse, à sa bouche pulpeuse, à son cul et ses nichons parfaits et, surtout, à son maillot de bain rouge ultra-plongeant et au sable blanc de Californie mais, plus que toute autre chose, à sa planche de sauvetage en plastique à laquelle je me serais agrippé de toutes mes forces pour ne pas m'enfoncer davantage. À elle en revanche, je pouvais

raconter, jusqu'à la fin et sans culpabilité, mon propre conte de fées.

Le réseau ferroviaire sud était devenu ma patrie involontaire, lugubre et définitive. Le dimanche, quand je ramenaient la petite chez ma connasse d'ex, on prenait toujours le train qui nous permettait de mieux apprécier le coucher de soleil. Le truc, c'était de l'attraper dans le virage. Un jeu qu'on avait, Mimí et moi. Encore une nouvelle routine. Je ne tomberai pas dans la connerie de postuler qu'il existe de la poésie dans la laideur et la décadence de la périphérie de Buenos Aires, je mentirais. L'intensité de ces moments n'était pas directement liée au cadre ; j'avais pourtant l'impression que, dans un sens, le cadre avait une influence, qu'il en renforçait l'effet.

En cette fin de dimanche où la tristesse s'allongeait comme une ombre, les rues du quartier couvertes de branches de platanes et de margousiers faisaient penser à d'énormes gueules affamées. Mimí se pressait contre mes jambes, perturbée par cette inquiétude invisible qui flottait dans l'air. La gare inhospitalière avec ses bancs en bois usés par des décennies de culs fatigués nous accueillait dans une bouffée d'air puante, un mélange corrosif de pisse et de désinfectant qui sortait comme un rot des catacombes lugubres du passage piéton souterrain reliant les quais. La crainte, l'incertitude et l'agitation qui nous envahissaient pendant l'attente se dissipaient généralement quand on montait dans le train et qu'on s'installait sur un siège de la file

de gauche, le plus au centre possible du wagon. Mimí, côté fenêtre et moi, côté couloir. On attendait que le train se mette en marche avec cette impatience irresponsable qui nous agite quand on attend le démarrage du mécanisme d'une montagne russe ou d'une grande roue. Je sentais le petit corps de ma fille trembler, son cruel besoin de protection m'apparaissait comme un remède, ou un report indéfini – ce qui, en fin de compte, revient au même – de ma tendance suicidaire.

Dans le virage que faisait la ligne de Varela pour rejoindre celle de Glew, les jours où la nébulosité le permettait, on pouvait voir le soleil plonger comme dans une poche de billard au milieu des voies de la ligne d'Haedo. Il y avait quelque chose de saisissant dans cette scène, un point de suture fragile entre deux mondes. Mimí collait sa tête contre la vitre sale et son visage s'éclairait de cet éclat orange. Elle regardait le soleil se perdre dans le vertige horizontal des rails parallèles ; je regardais son visage briller l'espace d'un instant comme la dernière image avant qu'un holocauste nucléaire dévaste tout. Cette cérémonie intime et thérapeutique n'a duré qu'un temps. Le temps que j'ai mis à accélérer sans limites et à dérailler violemment. Mon problème était incurable, il n'admettait aucun ajournement.

Tu peux toujours te dire : qu'est-ce que ça peut me foutre, au fond ? Et, au moment où tu t'y attends le moins, tu te retrouves là, à évoluer au beau milieu d'une jungle dépourvue de la moindre loi. En ce qui me

concerne, je parle de mon droit à circuler, mon putain de droit à circuler le long des routes de la patrie. Les hordes ont assiégé la ville, elles se sont emparées de ses accès de différentes façons. La ville n'est plus qu'un labyrinthe d'avenues anarchiques bloquées, sur certains tronçons, par des barrages de piqueteros, des accidents de la route, des travaux de comblement d'ornières, des manifestations, des dénonciations publiques. Tout est parti en vrille. Et j'étais obligé de traverser ce champ de bataille chaque putain de jour, d'une extrémité à l'autre, du sud au nord, jusqu'au cœur de la fête, jusqu'à la stupidité extatique de Palermo fashion. Je n'avais pas le choix. J'étais convaincu que le mal avait fini par m'atteindre.

J'ai commencé à avoir des symptômes : de la fièvre, des vomissements, d'insupportables migraines que rien ne calmait, des douleurs chroniques dans certaines parties du corps. Bref, après les consultations, les analyses de routines, les radios et les électrocardiogrammes, ma couverture, l'excellente couverture que me procurait la mutuelle de santé pour laquelle je travaillais, a commencé à me refuser des autorisations que je considérais indispensables. Scanners, IRM, scintigraphies, échographies 3D. J'ignorais qui était chargé de rejeter les autorisations des employés de mon service, mais je pariais que c'était ma connaissance de responsable qui me foutait des bâtons dans les roues. D'autres, à ma place, l'auraient chopée et lui auraient remis les pendules à l'heure. Moi-même, je l'aurais fait, à une autre époque